

L'Humanité

VENDREDI 17 JUILLET 2009



CULTURE

63^e FESTIVAL D'AVIGNON

Le yin et le yang selon Brecht

OFF · *Turandot ou le congrès des blanchisseurs* est la dernière pièce du dramaturge allemand. Le TOC s'en empare, avec une jubilation contagieuse.



Il y a dans cette pièce une énergie brute de décoffrage, une volonté de jouer jusqu'à en avoir le tournis.

Envoyée spéciale

Turandot, fille de l'empereur de Chine, nymphomane attirée exclusivement par les intellectuels, traque le mâle pensant. Dans cette Chine impériale de pacotille où l'empereur abdique pour un oui ou pour un non, il n'y a guère que dans la confrérie des Tuis qu'elle trouve son bonheur. Les Tuis étant des penseurs officiels qui, pour quelques sous, vous vendent des pensées toutes faites et autres formules à l'emporte-pièce. En bref, des faiseurs d'opinion, des manipulateurs de la langue de bois, de teck, voire d'ébène. Pour des raisons vénales, l'empereur détourne toute la production de coton afin de faire grimper les cours. On imagine les conséquences pour le chinois lambda, les tailleurs d'habits, les sans-habit, les

paysans... Pour justifier l'injustifiable, l'empereur convoque un congrès des Tuis : l'emportera celui qui trouvera l'excuse la plus plausible à l'arnaque impériale.

Brecht s'amuse comme un fou. Il y a là, au bas mot, plus d'une soixantaine de personnages qui vont et viennent, parfois pour ne prononcer qu'une seule phrase et disparaître. Et si la fin de la pièce est un peu brumeuse, on devine les références à ses propres textes (*Sainte Jeanne des abattoirs*, *Baal*) ou à d'autres auteurs, enfin, à Shakespeare. On imagine les difficultés pour monter une telle entreprise avec huit comédiens, quelques tables et chaises, des vieux costumes. Mirabelle Rousseau, dans sa mise en scène, n'élude rien et prend la pièce à bras-le-corps avec un désir de faire théâtre de tout

bois. Tout est là, les décors qu'on entrepose et qu'on utilise selon les besoins, les costumes sur leurs cintres. Pas de temps mort dans ce chassé-croisé volubile et impertinent, dans cette mécanique implacable où les arcanes du système et du pouvoir sont joyeusement brocardés. La distanciation brechtienne est là, dans ce didactisme revendiqué de l'auteur qui nomme les personnages, utilise des grands panneaux pour souligner, décrypter l'action dans le souci qu'aucun spectateur ne s'égare.

On voit les acteurs à l'œuvre, la pièce se caler sous nos yeux. Tous sont totalement impliqués dans le jeu, traversent le plateau à des allures vertigineuses, montent sur des échafaudages pour se livrer à des joutes verbales politiquement correctes sous

l'œil goguenard de l'empereur et le regard coquin de Turandot...

Il y a là une énergie brute de décoffrage, une volonté de jouer jusqu'à en avoir le tournis. Sur le tard, le personnage incarné par Étienne Parc – qui sert de bouche-trou dans la distribution et se venge, au final, sur ses pairs en endossant le rôle du méchant – se délite quelque peu. Est-ce le texte qui s'essouffle ? Cela dit, il faut saluer ce moment de théâtre, inventif et joyeux, qui parvient à nous faire oublier quelques-unes de nos déconvenues théâtrales, ailleurs, dans le Festival.

Marie-José Sirach

À la Fabrik Théâtre (attention, hors les murs, 32, bd Limbert) à 22 heures, jusqu'au 31 juillet. Rés. : 04 90 86 47 81.